

DADO

Chapitre premier

L'an 124 avant notre ère, la Gaule narbonnaise tressaillait sous les signes avant-coureurs d'évidentes invasions. Irrassiables, les peuples germaniques au nord et les Romains à l'est convoitaient ces territoires méditerranéens occidentaux reconnus pour leur tempérance et leurs coutumes conciliatrices. Paisibles et riches de ressources très variées, ces terres en bordure de mer assoiffaient de désirs les âmes impures et gourmandes de pouvoir et de richesses. De nombreuses sentinelles, semées çà et là, rapportaient aux petits villages sectoriels ce qu'elles constataient au loin. L'étau se refermait, le mal se répandait telle une sangsue rampante vers cette nouvelle source sanguinaire abondante. Engourdissant peu à peu les rives de la méditerranée, cette coulée morveuse et répugnante glissait et infectait langoureusement les territoires environnants en grugeant centimètre par centimètre la paix rayonnante que la vie avait forgée en ces terres au fil de l'évolution. Il fallait tôt ou tard s'y attendre. Implacable, le mal conquiert inévitablement tous les endroits paisibles et fertiles de la planète. Une loi de l'univers, la balance. Inébranlable, impitoyable voir, injuste en apparence elle finit toujours par arriver à ses fins. Elle règne en maître absolu sur tout et partout. Impossible d'y échapper, une seule option s'offre à toute forme de vie osant la défier, l'adaptation. Tel un énorme boa, lentement elle s'approche, sournoisement elle attaque, inconditionnellement elle accomplit son œuvre, elle équilibre. Lorsque le bien prolifère quelque part, le mal finit toujours par s'immiscer, il en est ainsi. Le malin se dévoile alors sous toutes sortes de formes, envahisseur, maladie, épidémie, pandémie, catastrophe naturelle... Et même si cela peut paraître mauvais et cruel, une logique émane en conséquence de ce principe universel. Sans avoir pris connaissance du mal, comment l'humanité aurait-elle pu avoir conscience du bien?

Aux abords du Rhône, de l'embouchure jusqu'au pied des montagnes, se trouvait plusieurs petits villages gaulois où régnait depuis de longues années, une paix établie. Aujourd'hui situés entre deux grandes villes modernes nommées Marseille et Montpellier, ces petits villages partageaient leurs recettes en effectuant le troc. Faune, flore et fruits de la mer abondaient, ce qui léguait très peu d'importance à la possession d'une quelconque monnaie. Que faire de l'argent lorsqu'il y a abondance? Tous les habitants s'affairaient à différentes tâches, personne n'était laissé pour compte. Tu vis, tu marches, tu vois et tu entends, alors tu dois forcément pouvoir faire quelque chose. Tous les talents et habiletés étaient mis à contribution. Quelques artisans spécialisés fabriquaient de bonnes embarcations qui servaient à la pêche et au commerce avec les autres villages côtiers des environs. D'autres confectionnaient des vêtements, des meubles, des poteries tandis que d'autres se spécialisaient dans l'invention et la conception d'outils qui servaient au bien de la communauté et inévitablement, à sa défense. L'âge du fer battait son plein et l'expérience du travail des métaux évoluait en offrant de multiples nouvelles possibilités.

Au cœur des villages de cette région régnaient des ambiances d'altruisme et de fraternité. Il y avait bien ça et là quelques escarmouches, mais toujours sans gravité. En ces circonstances, le balai était vite passé et tout rentrait dans l'ordre en un rien de temps. L'équilibre entre les forces du bien et du mal était ainsi maintenu parfaitement. Aucune place ici pour la rancune et la haine, on cultivait la camaraderie et la gratitude. En conséquence, on récoltait l'amour et la paix. On savourait le plaisir et la joie de vivre sereinement sur ces terres incroyablement fertiles. Les habitants sympathisaient également au-delà de leurs limites villageoises respectives. Le faible nombre de têtes par communauté faisait en sorte que personne ne passait incognito. Si un étranger se présentait dans les limites de l'un de ceux-ci, aucune chance pour lui de passer sous le signe de l'indifférence. Sans ignorance ni subtilité, l'intrus était immédiatement intercepté et subissait sur le champ un interrogatoire en bonne et due forme. Si celui-ci s'avérait de bonne foi et qu'il ne représentait aucune menace, il était traité comme l'un des leurs. Étant le bienvenu, on l'invitait à se joindre aux nombreux rites et repas communautaires. Mais à l'inverse, s'il advenait qu'il soit jugé importun, on l'escortait jusqu'aux limites du territoire où il était formellement avisé de poursuivre son chemin sans se retourner.

De cette manière se déroulait l'existence de ces fiers Gaulois et Gauloises depuis belle lurette. Mais, cet ordre établi risquait bientôt d'être drastiquement bouleversé. En fait, le chambardement se propageait déjà en leur direction. Un orage de violence grondait au large et ses ondées négatives commençaient à se faire sentir à l'horizon. Des nuages précurseurs d'averses de tourments se rapprochaient de façon redoutable...

Chapitre deux

Voilà, comme une volée de cigales affamées, la tempête s'abat sur le premier village attenant du Rhône. Après avoir été la cible de nombreuses flèches enflammées lancées par les archers romains en poste sur leurs barques d'abordage, le toit de la plupart des petites huttes fabriquées d'un amalgame de branches tressées et de terre séchée, s'embrasaient rapidement. Plusieurs colonnes de fumée étaient déjà visibles à des kilomètres à la ronde. Tel un signal d'alarme, l'annonciation se fit immédiate pour les autres villages des alentours. Le pied d'alerte allait bon train. Attaque imminente, inutile de tenter de résister, on connaissait l'ennemi. On le savait en surnombre et insatiable alors mieux valait battre en retraite et rejoindre des abris de fortune spécialement conçus pour ce genre d'événement. Sinon, il fallait se conformer aux règles de la guerre et les pertes seraient considérables. Sans compter que les villages assiégés devenaient propriété de l'empire. Une fois terrassés, les habitants autorisés à y demeurer étaient contraints travailler avec ardeur afin de verser de lourds impôts permettant au consul de poursuivre sa mission machiavélique, nourrir et propulser ses armées toujours plus loin afin de conquérir et posséder encore plus de territoires. Exprimer sa suprématie et terroriser les peuples qui oseraient défier sa puissance, tel était l'ambition avaricieuse de Gaius Sextius Calvinus et ses suppôts. De plus, au cours de ces conquêtes, on kidnappait tous les jeunes hommes et femmes dans la fleur de l'âge. convoités pour leur fougue et leur parfaite santé, ils étaient faits prisonniers et transportés à Rome où ils étaient forcés de servir l'envahisseur. Les garçons étaient contraints à devenir légionnaires pour servir à leur tour dans les rangs de l'armée ou pire, devenir gladiateurs et mourir dans l'arène au grand plaisir de milliers de spectateurs avides de combats sanglants. Les filles, pour leur part, étaient reléguées aux tâches de servantes pour les mieux nantis de cette société aristocratique ou, dans le pire des cas, utilisées comme objets de plaisirs.

C'était à la fois le sauve-qui-peut et le branle-bas de combat. Alarmés par leurs sentinelles pointées sur le rivage à l'estuaire du Rhône, avant même que les projectiles n'atteignent le premier village, les habitants profitèrent de suffisamment de temps pour se donner une bonne longueur d'avance. Vieillards, femmes et enfants quittèrent les lieux par un petit sentier derrière l'amas de chaumières. Tous coururent ainsi dans les bois en direction des petites montagnes au nord-ouest du fleuve, les Alpilles. En leurs flancs, ils y trouveraient refuge et nourriture. En échappant ainsi à l'envahisseur, ils attendraient que les hommes dont Dabrix, le valeureux, chef de la communauté des villages du Rhône, les rejoignent plus tard avec des instructions pour la suite des événements. Pour le moment, ceux-ci tentaient de faire diversion au front permettant ainsi de retenir et détourner l'attention de l'ennemi suffisamment longtemps pour fournir aux villageois une marge supplémentaire de manœuvre afin qu'ils rejoignent les montagnes et se camouflent à l'abri. Si tout se déroulait comme prévu, ils pourraient ensuite les rejoindre sains et saufs et analyser la situation. Ce plan d'urgence avait déjà été élaboré afin de permettre aux habitants de ces paisibles villages de résister à l'envahisseur.

Au même moment, d'autres soldats romains, une fois accostés sur les rives sablonneuses, quittaient leurs embarcations afin de se ruer telle une bande de chiens sauvages assoiffés de chair fraîche. Ils infiltraient les villages à la recherche de victime à massacrer. Oui, car stratégie obligeait, avant de faire des prisonniers, il fallait d'abord reprendre la terreur, faire preuve d'une violence insensible et démontrer une puissance dévastatrice. En massacrant une partie des habitants des villages investis, on livrait un message persuasif, l'envahisseur ne reculait devant rien et nul ne devait le défier. Il exprimait

ainsi sa détermination, il exhibait ouvertement sa supériorité et surtout, sa pure cruauté. Les soldats entraînés à tuer sans pitié ne faisaient aucune différence entre les sexes et l'âge, ils assassinaient impunément. Ils devenaient avec le temps, possédés par ce désir de faire la guerre. Celle-ci devenait partie intégrante de leur être. Leurs âmes noircies par les as de bronze et les deniers d'argent ne recherchaient plus un paradis terrestre, mais plutôt le désir de s'enrichir en massacrant leurs semblables. Le pire dans toute cette tragédie, c'est qu'étrangement et invraisemblablement, ils en redemandaient. Si les légions demeuraient trop longtemps sans combattre, la tension grimpait et des bagarres mortelles se répandaient dans les troupes. On risquait même la guerre civile et des rébellions. Alors, pour les têtes dirigeantes de ce manège infernal, le jeu devenait parfaitement clair. Plus les soldats tuaient, plus ils désiraient tuer et plus ils tuaient plus l'empire s'étendait et par le fait même, s'enrichissait. Tous y trouvaient leur compte. Ainsi, les membres de la haute société pouvaient se délecter et jouir d'orgies les plus gourmandes et perverses. Un engrenage machiavélique qui, pour toute créature imprégnée de saine conscience, n'apportait que plaisirs éphémères. Pour le commun des mortels, tout cela ne menait nulle part.

Chapitre trois

Courant à toutes jambes dans les bois, les villageois poursuivaient leur chevauchée vers la petite chaîne de montagnes qui se situaient à une vingtaine de kilomètres au nord-est de leurs villages respectifs. Une distance considérable si l'on compare avec ce que l'humain civilisé moyen d'aujourd'hui pourrait franchir à pied. Mais en ces temps anciens, marcher et courir faisait partie du quotidien de tous. Or, cette distance marathonnienne aujourd'hui n'effrayait personne hier. En chemin, les plus jeunes aidaient les plus âgés à franchir certains obstacles. N'empêchait toutefois que certains d'entre eux toujours solides sur leurs membres inférieurs, se débrouillaient encore avec une assurance déconcertante allant même jusqu'à faire la barbe aux plus jeunes. Quelle insulte! La vie saine et toujours active que menaient les habitants du village leur permettait de garder une forme physique et mentale exceptionnelle jusqu'à des âges plus que respectables. Et puis, les villageois connaissaient ces boisés comme le fond de leurs poches, ils auraient presque pu les traverser les deux yeux fermés.

En queue de peloton, Miriam, la femme du chef Dabrix, complétait la horde avec ses deux fidèles amies Jeanne et Zélie. Le trio de fortes femmes s'assurait ainsi que personne ne soit laissé derrière. À l'instar de son mari, Miriam était une femme courageuse, intrépide et généreuse. Ses deux acolytes, toutes aussi valeureuses, la suivait avec loyauté. Rien ne pouvait leur faire ombrage, elles ne reculeraient devant rien ni personne afin de protéger les leurs. Avec elles, les trois enfants de Miriam. Son fils Dado âgé de treize ans et de ses deux filles Ozie et Lia de onze et huit ans complétaient le groupe. Après quelques minutes de courses, ayant suffisamment gagné de terrain sur leurs envahisseurs, Miriam ralentit et fit signe à ses deux amies de continuer sans elle un moment. Elle leur fit comprendre qu'elles les rejoindraient dans quelques secondes. Elle s'écarta légèrement du sentier avec ses enfants qui la regardaient, intrigués par cette manœuvre inattendue. Elle les rassura aussitôt et les somma de la suivre à l'abri du feuillage d'un gros hêtre surplombant l'endroit. Elle entreprit alors de leur glisser un message en secret. Elle avait un pressentiment, quelque chose clochait. Investie de doutes, elle empoigna son fils Dado par les épaules et le fixa du regard. Celui-ci surpris de ce comportement inusité de la part de sa mère la questionna aussitôt;

- Qu'est-ce qu'il y a maman, pourquoi nous arrêter comme ça?
- Continuons à marcher les enfants, ralentissons simplement, j'ai à vous parler.

Ozie et Lia regardèrent leur mère. Apeurées et inquiètes, elles écoutèrent attentivement ce qu'elle avait à leur dire. Celle-ci reprit la parole en le regardant toujours droit dans les yeux, mais elle se tourna aussi vers ses filles, le message valait pour tous les trois.

- Je ne peux l'expliquer, mais je sens que quelque chose ne tourne pas rond. Au fond de moi, un sentiment inhabituel me dit que vous devez suivre un autre chemin.
- Quoi, mais qu'est-ce que tu racontes maman? C'est hors de question, répliqua Dado.
- Écoute-moi bien, il en est ainsi, je ne veux pas perdre de temps avec des explications, faites-moi confiance.

Tous trois la regardèrent ébahis, Lia retenait déjà ses larmes.

- Toi et tes sœurs devez partir vers l'ouest sur le prochain petit sentier qui se dévoilera sur notre gauche. Il vous mènera jusqu'aux hautes montagnes. Là-bas, vous y serez en sécurité. Je me fie

entièrement sur toi, tu es fort et courageux comme ton père, tu prendras soin de tes sœurs. Ensuite, continuez votre chemin sans vous arrêter. Dirigez-vous vers le soleil couchant. Vous atteindrez la vallée du Caylar qui se glisse entre les Cévennes. Suivez-la jusque de l'autre côté. Apparemment, vous vous retrouverez sur des plaines vallonnées qui mènent jusqu'à une grande vallée au fond de laquelle coule en direction ouest, une très longue rivière, le Tarn. Une fois sur place, vous fabriquerez un radeau et vous suivrez le courant de cette rivière qui se jettera beaucoup plus loin dans un fleuve, la Garonne. Celui-ci vous conduira finalement sur les rivages de la grande mer. Votre père m'a raconté que là-bas, plusieurs autres villages gaulois toujours en paix résident. C'est d'ailleurs dans ces régions de la Gaule Aquitaine que beaucoup de Gaulois dont les villages ont été ravagés par les Romains ont migré avant nous. Ce chemin devrait en principe être bien tracé, vous ne serez pas les premiers à l'emprunter. Vous rencontrez des Gaulois, dites-leur que vous êtes les enfants du grand Dabrix. Tu sais que le nom de ton père est très rependu et qu'il impose respect, loyauté et confiance. Là-bas, on vous accueillera à bras ouvert.

- Mais pourquoi ne viens-tu pas avec nous?
- Je dois demeurer avec les villageois et rejoindre ton père dans les montagnes. Je ne peux les entraîner dans un périple de cette envergure, nous sommes trop nombreux. Vous êtes jeunes, forts et braves, je ne suis pas inquiète, vous réussirez. Allez et ayez confiance, aussitôt que j'aurai retrouvé votre père, nous conviendrons d'un plan qui nous permettra d'aller vous rejoindre plus tard, avec tous les habitants de notre village.
- Mais tu viens tout juste de nous dire que tu sens que quelque chose ne va pas, alors tu ne seras pas plus en sécurité que si nous étions avec toi, s'écria Ozie.
- Pas le temps de discuter ma fille. Faites ce que je vous demande et courez, le temps presse. Prenez bien soin des uns les autres et n'oubliez surtout pas que nous gaulois, n'avons peur de rien.
- Maman! s'écria Lia toute en larmes en se jetant dans les bras de sa mère. Celle-ci l'embrassa et lui dit;
- N'aie pas peur, Dado et Ozie sont grands et forts, ils auront soin de toi.

Elle les embrassa tous les trois en échappant quelques chaudes larmes qui se mélangèrent aux leurs. Mais elle devait leur inspirer la confiance. Elle se redressa, gonfla sa poitrine et d'un regard serein, leur tourna le dos. Elle se remit à courir sans se retourner afin de rejoindre les villageois. Chargés de leurs petits sacs qui contenaient quelques vivres, vêtements et outils, les trois enfants se jetèrent des regards incrédules. Lia pleurait toujours. Dado l'enlaça dans ses bras afin de la rassurer. Ozie se manifesta alors;

- Allons-y, j'ai confiance en maman, elle nous rejoindra c'est certain. Maman tient toujours ses promesses.
- Tu as raison, enchaîna Dado. Toi aussi tu le sais Lia, maman dit toujours la vérité.

La tête basse, essuyant ses petites joues, elle regarda sa mère qui disparut rapidement dans le sentier qui menait aux abris. Résignée, elle acquiesça du regard ses aînés.

Dado emboîta le pas sur ce chemin qu'il connaissait bien sur une certaine distance. Lui aussi se gonfla la poitrine et se mit à marcher d'un pas rassurant. Il devenait tout à coup le pilier de leur petit groupe et il le savait très bien. Bien qu'encore jeune, il avait déjà reçu de son père plusieurs enseignements.

Celui-ci l'avait déjà mis en garde. Si un malheur devait lui arriver, il devrait prendre la relève afin de soutenir ses sœurs et sa mère. Il se devait maintenant de faire preuve de force et de courage et mettre en pratique tout ce qu'il avait appris. Il les dirigerait ainsi dans la bonne direction. Ils quittèrent ainsi le reste de la bande pour se diriger courageusement vers un monde inconnu, l'ouest et la grande mer.